

Marseille, les colonies massaliètes et les relais indigènes dans le trafic le long du littoral méditerranéen gaulois (VI^e-I^{er} s. av. J.-C.) *

Le sujet a été au cœur de ces journées du colloque et presque tous les intervenants y ont touché. Ce que je souhaite présenter ici est une forme de bilan. Depuis une vingtaine d'années notre connaissance archéologique a été complètement renouvelée par l'ampleur des explorations sur le terrain et surtout par l'affinement des méthodes et la prise en compte de toutes les dimensions révélées par le terrain. En outre une réflexion issue de l'anthropologie est venue fournir des outils d'analyse et de compréhension des phénomènes jusque-là un peu trop réservés à l'expression historique centrée sur l'économie politique. Le reclassement que je propose ne prétend donc même pas toujours à l'originalité mais plutôt à servir de base, parmi d'autres, pour un nouveau départ à partir d'une vision critique des acquis qui risquent aujourd'hui de stériliser plus ou moins la recherche, face à un consensus assez large. Et dont la thèse de Py (1990a) qui vient de paraître est une magnifique illustration puisqu'on y trouve tout sur la protohistoire de Gaule méridionale!

La mer Méditerranée représente à l'époque qui nous retient un vaste champ d'action pour la diaspora des cités grecques et phéniciennes, élément stimulant de contacts qui ont provoqué des réactions

* Marseille, les colonies massaliètes et les relais indigènes dans le trafic le long du littoral méditerranéen gaulois (VI^e-I^{er} s. av. J.-C.), dans *Marseille grecque et la Gaule. Actes des colloques de Marseille (1990)*. Lattes/Aix-en-Provence, 1992 (Études Massaliètes 3), 263-278.

en chaîne pour des cultures moins développées : la grande question, centrale, est de comprendre comment ces cultures ont réagi et se sont intégrées ou non dans un mouvement irrésistible d'entraînement, comment les acteurs et partenaires se sont révélés dans des rôles interchangeable de producteurs, consommateurs, marchands, dominants, dominés. Le littoral ligure, celto-ligure et ibère a constitué un véritable *Far West*, une terre d'aventure, de découverte, d'exploitation, d'accueil et de résistance, une ligne d'interface, entre deux mondes dont l'un nous est aussi connu directement par l'écriture et dont l'autre nous parvient à travers la vision des vainqueurs et les vestiges d'une civilisation matérielle d'interprétation souvent délicate.

1. Concepts et modèles économiques et ethnologiques

Problèmes pour lesquels on fera appel avant tout à la littérature anglaise et américaine qui est très en avance sur notre réflexion dans ce domaine. Je demande pardon par avance aux lecteurs de cette littérature de leur infliger un rappel de notions qu'ils reconnaîtront facilement (voir par exemple Haselgrove 1976 et Humphreys 1978).

Pour éviter toute interprétation abusive, je signale d'emblée que le terme de commerce est employé ici dans son sens le plus large pour désigner « le trafic réciproque, l'échange ou le mouvement de matériaux et d'objets par une action humaine pacifique » (Renfrew 1969, 152) : ce qui est important, c'est que les

marchandises changent de mains. On peut distinguer dans les sociétés qui nous occupent entre :

— des échanges fondés sur la réciprocité ou la redistribution qui concernent en général des échanges internes aux groupes et inter-groupes ;

— un commerce extérieur, qui concerne des échanges avec des groupes situés en dehors de la communauté et même de la région : ils peuvent se faire soit dans le cadre de transactions sociales du même type que précédemment, soit par l'intermédiaire du troc, soit par celui d'échange de marché. Il nous faut ici continuer à préciser le vocabulaire. Par marché on entend aussi bien le principe de l'échange où le prix est fixé en fonction de l'offre et de la demande que le lieu spécifique où vendeurs et acheteurs se rencontrent, que leur transaction soit ou non fondée sur le principe du marché. On distinguera des marchés internes à usage régional ou inter-régional et des marchés externes ou marchés d'interface. Ce lieu d'échange peut prendre l'aspect d'un établissement étranger greffé pacifiquement ou de force par des navigateurs grecs (ou puniques ou étrusques, mais dans le secteur qui est le nôtre, il s'agit de Grecs) ou bien d'un établissement ouvert par le pouvoir indigène dont l'*emporion* au sens du *port of trade* de Polanyi ne représente qu'un aspect institutionnalisé faisant l'objet d'un contrôle social ou politique par le groupe d'accueil.

Comment naît un marché ? Deux modèles principaux peuvent être retenus :

- au point de départ se trouverait la tendance individuelle au troc qui entraînerait la nécessité d'un lieu d'échange d'abord local, puis ouvert au commerce extérieur

- le marché ne serait pas le point de départ mais le résultat des échanges à long rayon, lui-même issu de la division du travail et de l'éparpillement géographique des marchandises.

Mais le problème se pose surtout de l'articulation entre marché et habitat et notamment de savoir s'il y a un lien entre le développement de marchés stimulés par le commerce extérieur et le développement d'habitats (voir aussi Whitehouse 1973). Normalement, les établissements d'interface possédant le potentiel pour une double croissance de marché et d'habitat seront ceux qui seront les mieux placés pour jouer un rôle interrégional, soit qu'ils soient placés au centre du système de redistribution, soit au point périphérique le plus proche de l'endroit où entrent les objets extérieurs dans le système. Les Anglo-saxons ont développé un certain nombre de modèles qui nous semblent pouvoir s'appliquer à notre cas.

Ces concepts de *dendritic settlement* (Johnson 1970), de *gateway cities* (ou *communities*) (Burghardt 1971) et d'*isolated states* ou de *central places* (Christaller 1966), au départ géographiques, ont été repris dans des contextes historiques précis. Deux d'entre eux nous concernent tout particulièrement. Kelley (1976) a repris le modèle des *Central-Places* dans le pays Navajo d'Arizona et New Mexico d'avant 1940 et développé un nouveau modèle qualifié de *dendritic system* et Hirth (1978) a développé le concept de *gateway community* dans le Mexique préhistorique de 1200 à 500 av. J.-C. : « les *gateway communities* se développent soit comme réponse à une croissance commerciale, soit comme établissement dans une zone frontière peu peuplée. Elles sont généralement situées le long de couloirs naturels de communication et aux passages entre des zones riches en minerais, produits agricoles ou artisanaux, de population dense, avec une forte demande ou fourniture en ressources rares et à l'interface de différentes technologies ou de différents niveaux de développement socio-politique. Elles se trouvent souvent le long de lignes de rupture économique avec des changements de facteurs de prix et des discontinuités dans la libre circulation des marchandises... Contrairement aux *isolated states* ou aux *central places* qui sont des établissements hiérarchiquement dominants au centre de zones de service en forme de cercles ou d'hexagones, les *gateway communities* sont situées sur le bord de l'hinterland ... Des communautés individuelles à travers l'hinterland sont reliées à la *gateway community* par un réseau d'échange linéaire ou dendritique ». En outre, K. G. Hirth envisage les effets potentiels de la concurrence de la *gateway community* sur les *central places* de l'hinterland : une *gateway community* peut perdre une partie de son hinterland et tomber à un niveau économique semblable à celui de ses concurrents, elle peut prendre l'activité d'une *central place* même plus grande, de nouvelles zones peuvent tomber sous son contrôle ou bien elle peut provoquer le développement de formes socio-politiques plus complexes. C'est dire que le fonctionnement de ces *gateway communities* n'est pas un modèle innocent, purement descriptif et que ses implications socio-politiques sont évidentes : une *gateway community* sera le signe d'un type d'organisation, de pouvoir local ou régional, d'étendue de territoire et de liaison interrégionale, c'est-à-dire d'intercommunautés indigènes.

Mais autant la définition apparaît évidente pour qualifier Marseille ou les autres établissements grecs (ou puniques), que ces établissements fonctionnent comme cités indépendantes ou comme *port of trade*

tolérés, autant il apparaît délicat de distinguer parmi les habitats indigènes ceux qui assument ce rôle de *gateway community* puisqu'il faut le faire à partir des seules données archéologiques.

Comment reconnaître les habitats possédant ces fonctions de marché et de redistribution ?

- L'information écrite (littéraire ou épigraphique) est rare ou imprécise : ainsi la littérature nous fournit des noms d'établissements indigènes tels *Aegitna* signalé par Polybe chez les Oxybiens en 154 et où débarque Flaminius, envoyé du Sénat romain, ou encore l'*Oxybios* de Strabon, chez le même peuple ou *Naro/Narbo* (Montlaurès?) qualifié, comme Arles, d'*emporion* par ce même auteur (mais pour l'époque romaine ?). Mais quelle fonction pour *Lattara* (Lattes) ou *Baetarra* (Béziers) ? L'épigraphie peut nous renseigner directement (par exemple les lettres sur plomb de Pech Maho dont l'une mentionne les Emporitains ou celle d'Ampurias citant Sagonte, signalant les relations commerciales de ces établissements entre eux) ou indirectement (par exemple par le témoignage des graffites en grec ou en gallo-grec, plus précoces sur le littoral où ils iraient de pair avec la distribution des produits grecs et certaines formes de bilinguisme).

- Comme lieux de transferts des importations, ils peuvent témoigner de transvasements de vin illustrés par des amphores nombreuses et comme lieux de transfert des exportations, ces contreparties peuvent prendre la forme de stockage de céréales (silos, greniers de *dolia*) ou de métaux.

- Comme lieux d'enrichissements, il est facile d'y reconnaître les témoins d'une consommation forte de produits exotiques non périssables tels que vaisselle ou périssables comme le vin à travers ses conteneurs amphoriques.

- Comme lieux de contacts privilégiés et permanents, on pourra y trouver les traces d'un processus d'acculturation plus précoce ou plus profond (habitudes de boisson et manières de table) et éventuellement de la présence d'étrangers (maisons et graffites grecs).

Le grand problème pour l'analyse des sites tient à l'inégalité et à la diversité des renseignements disponibles : les comptages systématiques trop rares ne permettent pas de comparaisons terme à terme, absolument essentielles pour l'interprétation des fonctions. La tendance est heureusement dans l'uniformisation des données statistiques ! Ce qui est souhaitable, c'est à la fois de comptabiliser les céramiques tournées importées par rapport aux total des céramiques à l'exclusion des amphores et des *dolia* (c'est-à-dire essentiellement la vaisselle), pour saisir l'importance

de la consommation et de l'acculturation (on privilégie l'aspect culturel) et, pour saisir l'importance de la consommation et des échanges (on privilégie l'aspect économique), de compter les amphores par rapport à l'ensemble des céramiques (vaisselle et amphores) : on estime que cet ensemble peut servir de référence stable même si l'on ignore l'évolution des quantités de céramique réellement consommées (une famille utilisait-elle au II^e s. plus de vaisselle qu'au V^e s. ?). Tout au long de cet exposé nous utiliserons donc ce double comptage que nous compléterons parfois par le décompte des parts respectives de la vaisselle et des amphores au sein des céramiques importées. Ne nous cachons pas cependant que l'une des difficultés essentielles de ces comptages réside dans le fait que le décompte par individus, plus proche de la consommation réelle, n'est pas toujours possible (échantillonnage statistiquement insuffisant) et que le décompte par fragments survalorise les grands récipients et masque les intrusions : ainsi les pourcentages d'amphores décomptées par fragments sont largement supérieurs à la réalité des comptages par individus. Une fois réglés ces problèmes de données, reste la question cruciale : où et comment opérer la coupure pour distinguer le rôle des établissements ? À partir de quelle consommation de vaisselle importée et d'amphores ? Comment distinguer à l'aide de ces seules informations entre consommation d'acculturation et de redistribution ? En fonction de quelles références évaluer la signification de tel ou tel pourcentage ? À Marseille, pour la période 600-460, le pourcentage des amphores sur le total des céramiques se situe autour de 15 % si l'on compte en individus ; Agde ne nous est pas connu ; *Olbia* peut donner des éléments de réflexion : sur un sondage limité et pour la seule période hellénistique (comptage par fragments) le pourcentage des amphores varie de 21 à 40 % (fig. 4). On retiendra comme hypothèse que ces pourcentages sont significatifs d'une consommation moyenne d'un habitat grec assurant un rôle discret de redistribution.

Grâce à un travail de D. Garcia (1987), on dispose d'un certain nombre d'informations en ce domaine. Dans la perspective qui est la nôtre, nous ne retiendrons que la présence de stockage de quantités suffisantes pour intervenir dans un système d'échanges, c'est-à-dire les batteries de silos et les greniers de *dolia*. Il ne faut pas se cacher que même dans cette optique de telles réserves peuvent aussi concerner un stockage communautaire et non une fonction marchande : l'exemple en est certainement dans les silos du premier Âge du fer de Carsac existant antérieurement à la présence d'importations méditerranéennes.

Des groupes de silos ont été signalés à Castelnaudary (le Pech : 4 silos), à Pomas et Rouffiac (La Lagaste : 19 silos ou fosses comblés au I^{er} s.), et surtout à Ensérune (72 silos sur la Terrasse Est comblés au II^e s.) et l'on rappellera dans l'Ampurdan les 230 silos d'Ullastret et les centaines de Mas Castella à Pontos.

Le développement du *dolium* a lieu en Gaule méridionale à partir du V^e s. Des greniers de *dolia* se trouvent :

- à Mailhac (Cayla IV ; 350-75) : deux greniers de 75 *dolia* ;
- à Sigean (Pech Maho) : 2 pièces à fonction d'entrepôt contenant 22 *dolia* utilisés avant 225 et un grenier du III^e s. hors les murs avec des paniers d'osier remplis de céréales ;
- à Peyriac-de-Mer (Le Moulin) : une pièce fin IV^e s. avec 4 *dolia* et 5 amphores ;
- à Clermont-l'Hérault (La Ramasse) : une pièce du IV^e s. avec 10 *dolia* ;
- à la Roque de Fabrègues : une maison avec une pièce contenant 9 *dolia* (IV^e s.) ;
- à Lattes : îlot IV-N, pièce n°1 vers 150/125 avec 11 ou 12 *dolia* et îlot I, pièce n°2 (vers 225-200) avec 7 *dolia* ;
- au Pègue (Saint-Marcel) : une douzaine de *dolia* de torchis dans la couche d'incendie d'un grenier du V^e s. ;
- à La Môle (Le Montjean) : la cabane I avec une abondance de jarres et de graines carbonisées ;
- à Sanary (Le Mont-Garou) : les vases de stockage atteignent 20 % du total des céramiques au cours des trois derniers quarts du V^e s.

À partir du modèle des *gateway communities*, B. Cunliffe (1988) a proposé un découpage des activités commerciales en Gaule méridionale et au-delà en trois phases :

- Entre 530 et 480 : le long de la côte méditerranéenne de Gaule, une série de colonies grecques, *Massalia* en tête, jouent le rôle de *gateway communities*, assurant les échanges de l'interface ; l'existence de ce marché méditerranéen serait la cause première de l'émergence de la zone des chefferies celtiques et aurait créé les conditions du développement de l'aristocratie guerrière ; quels sont les intermédiaires et comment les marchandises sont transportées à travers le contrôle des tribus de l'hinterland reste obscur pour l'auteur (sur cette interprétation voir aussi Wells 1980 et Brun 1987).

- Du milieu du V^e s. au milieu du II^e, les mouvements des peuples celtes et les guerres puniques créent des conditions défavorables au maintien ou à la création d'un système d'échanges réguliers, ce qui n'empêche pas la poursuite du commerce à long rayon et notamment le fonctionnement de la route de l'étain par l'isthme gaulois.

- À partir de 120, la conquête romaine de la Transalpine met en place un nouveau système de relations centre/périphérie à plusieurs niveaux : sur la frontière

de la Province, des ports de transbordement, du type Toulouse ou Chalon-sur-Saône, puis vers 50 km à l'intérieur du territoire barbare, une série d'*oppida* jouent le rôle de marchés internes ; en outre, il existe des couloirs de passage pour atteindre directement ces marchés internes ou des *ports of trade* en bordure de territoires barbares.

Nous ne sommes bien sûr qu'en partie d'accord avec un tel schéma qui déborde largement notre secteur géographique et chronologique. Il ne distingue pas suffisamment les conditions de distribution entre la Gaule interne et la Gaule méditerranéenne. Il pose notamment le problème du rôle des colonies massaliètes, phénomène d'implantation tardif (IV^e-III^e s.) et lié à la sécurité de la mer plus qu'à des objectifs de création de comptoirs commerciaux (en général phénomène parallèle de retrait des habitats indigènes proches). Il nous amène à reprendre un autre modèle pour guider notre analyse en nous inspirant du schéma chronologique mis en avant par Haselgrove (1976) et en proposant un processus en plusieurs phases dont l'existence et la chronologie peut varier suivant les régions : phase de pré-contact, phase de contact, phase de fréquentation régulière, phase de colonisation.

2. Marseille sur la mer

E. Lepore (1970) a parlé de structure phocéenne de colonisation autour de trois critères : l'étroitesse de la *chôra*, la valorisation des techniques navales et de l'*emporía*, une organisation politique et sociale. Mais la spécificité de Marseille dans cette structure phocéenne nous paraît aussi un sujet digne de réflexion. À la lumière des comparaisons rappelées par H. Tréziny (1986) avec d'autres sites coloniaux d'Italie ou de Sicile, on est bien obligé de relativiser la vision d'une *chôra* massaliète étroite, même dans sa définition la plus restrictive. C'est plutôt sur sa fonction qu'il faut s'interroger. Ce n'est certes pas une riche plaine à céréales susceptible d'assurer l'intégralité de l'approvisionnement de la cité, mais sa production de vin (et d'huile?) a permis pendant plusieurs siècles d'équilibrer sa balance commerciale et dans la société massaliète à côté des commerçants, les producteurs agricoles qui leur assuraient un des termes principaux de l'échange et qui après tout avaient des chances d'être les mêmes, représentaient la classe des propriétaires terriens, base sociale de toute les cités grecques. Plutôt que de *chôra* caractéristique d'une structure pho-

céenne, peut-être vaut-il mieux retenir le thème du site : une péninsule formée par le triangle des trois collines enserrées entre la mer et les marécages du Lacydon tout comme l'îlot de San Marti d'Ampurias (ou comme le site de Phocée même) ne représentent-ils pas le symbole même de cette interface à cheval sur l'eau et sur la terre ? Cette vision est plus conforme au *topos* de la fondation phocéenne. L'autre caractéristique, c'est le processus d'installation. Déjà l'installation de Phocée s'est faite grâce à l'accueil des gens de Kymé qui concèdent un territoire ; au milieu du VII^e s., les fondateurs de Lampsaque sont aussi invités par le roi des Bébryces à partager ville et territoire. À Marseille, c'est le roi des Ségobriges qui offre un territoire à son gendre Protis et les premiers temps d'*Emporion* autorisent une vision d'accueil par les indigènes *Indiketes*. Pour une raison obscure, les Phocéens rejetèrent par contre l'invitation du roi Arganthonios à s'installer dans son royaume de Tartessos. Cette attitude correspond bien à celle de marchands fondant leurs relations sur l'hospitalité et l'amitié des rois comme l'écrit Plutarque (*Solon*, 2) à propos de Solon et de Prôtis. Mais contrairement aux Mégariens qui, en signe d'hommage, placèrent leur ville sous l'égide du roi Hyblon qui leur avait cédé leur territoire, partout, sauf à *Emporion* dont le nom rappelle le statut particulier, les Phocéens finirent toujours par imposer par la force la pérennité et l'indépendance de leurs fondations. Parce que, comme le souligne Trogue-Pompée, les Phocéens après tout sont dans l'esprit de leur temps à la fois commerçants, pirates et colons. Mais une fois établis dans leur cité et leur *chôra* mise en culture, les Marseillais deviennent les champions d'une idéologie de relations commerciales fondées sur des échanges réguliers d'où la piraterie se doit d'être bannie. Les Phocéens qui, selon Antiochos (*ap.* Strabon, VI, 1, 1), débarquent à *Alalia* et à Marseille en 545 après la prise de leur ville en feront l'expérience à leurs dépens : contre les gens d'*Alalia*, qui en avaient fait un nid de pirates, s'impose cette vision moderne de la navigation ; les Marseillais ne figurent pas aux côtés de leurs frères lors de l'opération de police menée par les Carthaginois et les gens de Caeré dont Strabon (V, 2, 3) rappelle qu'ils « jouissaient d'une excellente réputation auprès des Grecs, non seulement de courage mais aussi de justice pour s'être abstenus de piraterie bien que la ville fut extrêmement puissante ». Il y a précisément une remarque de Strabon trop négligée au sujet de cette attitude : « les Marseillais se sont souvent opposés à ceux qui entraînent en contestation avec eux au sujet de la mer au mépris du droit (*ἀδίκως*) », que l'on

traduit en général : « ... qui leur disputaient la maîtrise des mers au mépris du droit ». Plusieurs interprétations sont possibles quant à la légitimité des prétentions de Marseille à intervenir pour défendre le droit, mais quel que soit le sens retenu, l'adverbe *ἀδίκως* implique que pour Strabon les Marseillais possédaient une légitimité à intervenir au nom du droit ; on peut donc estimer que Marseille, gardienne du principe tacite de la libre navigation, notamment en haute mer considérée comme commune à tous les Grecs, veille à son respect en assurant la police des mers contre ceux qui l'entravent ; mais on peut estimer aussi que Marseille s'oppose à ceux qui lui contestent une mainmise sur une partie de la mer, que cette maîtrise ait été reconnue par un traité (cf. par exemple les traités entre Rome et ses alliés et Carthage définissant des zones maritimes protégées) ou par une déclaration unilatérale de domaine maritime. Témoins de ce rôle de défense de la liberté sur mer : on sait que le Trésor de Marseille à Delphes abritait une ou deux offrandes commémorant une victoire sur les Carthaginois et que, selon Trogue-Pompée, la guerre avait éclaté à la suite de la capture de barques de pêcheurs par les Carthaginois. Cependant, quelle que soit l'interprétation de la remarque de Strabon, on retrouve impliqués au premier rang ceux pour qui le droit n'existe pas, c'est-à-dire les pirates et on sait combien les Marseillais ont dû lutter contre la piraterie ligure, au moins aux II^e-I^{er} s. et sans doute bien avant si l'on veut bien accorder quelque crédit à la fonction militaire des colonies implantées le long des côtes provençales.

Peut-on parler de politique commerciale de Marseille ? Comme pour les autres cités grecques, il est vraisemblable qu'une telle idée n'existe que dans un sens délibérément restreint. Même si le rôle des étrangers aussi bien dans la manufacture et l'artisanat que dans tout le commerce à grand rayon et à court rayon pouvait n'avoir pas l'ampleur qu'il avait dans la démocratie athénienne, il est sans doute aussi déplacé de parler globalement de commerce massaliète que de commerce athénien. Selon une thèse aujourd'hui largement admise, une cité grecque peut avoir « une politique d'importation visant à assurer l'approvisionnement de l'état et des citoyens en denrées essentielles pour l'existence (par exemple les céréales), mais jamais une politique d'exportation cherchant à écouler aux meilleures conditions, voire à imposer au dehors une production nationale » (Austin 1972 ; *contra* Bresson 1987). Mais si l'état en tant qu'institution doit tenir compte des intérêts économiques de ses membres d'abord comme consommateurs, il n'est pas interdit aux producteurs de

veiller à l'écoulement de leur production et il serait spécieux de vouloir distinguer les intérêts des viticulteurs marseillais de ceux des *emporoi*, d'autant plus que les mêmes familles aristocratiques tenaient vraisemblablement la propriété des terres et l'affrètement des navires et aussi les leviers politiques de la cité. Or il apparaît que si, pour reprendre le mot de F. Villard (1960) « le vin n'était pour les Marseillais qu'un objet d'échange contre un produit à leurs yeux beaucoup plus précieux », il a constitué pendant des siècles un des éléments essentiels de la vitalité massaliète : sa production et sa commercialisation n'ont pu qu'être suivies de près par les autorités de la cité à l'exemple mieux documenté de Thasos (Salviat 1986).

Autre hypothèse de base de notre exposé : dans leur activité d'*emporía* avec l'extérieur, les Massaliètes sont des marins, leurs commerçants sont des capitalistes finançant les prêts maritimes, des *nauklêroi*, des *emporoi* en gros ou au détail, pratiquant le long cours ou le cabotage, mais non le commerce terrestre ; autrement dit : ils ne sillonnent pas les chemins de la Gaule avec leur chariots ou leur balluchon. Est-ce trop tirer dans un sens la réalité connue par ailleurs en d'autres lieux ou les maigres, très maigres informations de la littérature antique concernant Marseille ?

Sur le commerce maritime, nous possédons d'abord un discours de Démosthène (vers 340), *Contre Zénothémis*, nous livrant les portraits, qui ne sont peut-être pas aussi louches que Démosthène le laisse entendre, d'un *nauklêros* marseillais, Hégestratos et de son associé Zénothémis ayant effectué un prêt à la grosse sur une cargaison de blé, chargée à Syracuse pour Athènes, auprès de créanciers, marseillais eux aussi, qui voyagent, comme il est fréquent, avec les marchandises hypothéquées ; il semble, malgré tout, qu'il s'agissait d'une nouvelle créance sur la même cargaison déjà hypothéquée au départ du bateau d'Athènes et qu'ils aient envoyé cet argent en lieu sûr à Marseille. D'autre part, sur un papyrus de la première moitié du II^e s. av. J.-C. enregistrant un contrat de prêt maritime, cinq personnages empruntent cinquante mines d'argent qui leur permettront d'entreprendre un voyage avec retour vers le pays des Aromates, le Pount de l'Égypte pharaonique ; parmi les contractants, figurent un Carthaginois, un Lacédémonien, un Thessalonicien, un Éléate et un Massaliote (*Sammelbuch* III, 7169). Ces informations nous révèlent combien il faut éviter de rester prisonnier des seuls indices archéologiques : les amphores étrusques du VI^e s. ou les amphores

italiques aux II^e-I^{er} s. ont pu être transportées aussi par les Marseillais et la petite quantité d'amphores de Marseille à Ampurias n'est sans doute pas proportionnelle à l'importance de la fréquentation de cet *emporion* par les marins massaliètes.

Sur le commerce à l'intérieur de la Gaule, Hérodote (V, 9) nous livre une phrase obscure : « Les Ligures qui habitent au-dessus de Marseille appellent Sigynnes les *kapêloi* ». On ne sait si le terme est à traiter comme une simple information linguistique ou si, relié au contexte, il fait allusion à une catégorie sociale ou ethnique : on ne peut s'empêcher alors de penser aux Tsiganes et à leurs roulottes tirées par des chevaux, mais le rapprochement s'impose avec l'anthroponyme *Segunnos* relevé au sanctuaire d'Aristée à l'Acapte d'Hyères (Coupry 1984, 215). Selon Polybe (III, 42), en 217, au moment où Hannibal s'apprête à traverser le Rhône à environ quatre jours de marche de la mer pour une armée, c'est-à-dire quelque part au nord d'Avignon, « il se concilia par tous les moyens les riverains du fleuve et leur acheta toutes leurs embarcations petites et grandes, qu'ils avaient en nombre suffisamment important car, parmi les riverains du Rhône, beaucoup s'en servent pour le transport des marchandises depuis la mer » : information essentielle sur la participation des indigènes à la redistribution des produits méditerranéens, mais peut-être projection de Polybe, bon connaisseur de la Gaule méridionale vers le milieu du II^e s., sur une période plus ancienne ?

À côté de cette participation indigène, existe-t-il des indices d'une fréquentation terrestre par les Marseillais eux-mêmes ? D'une part, si le cratère de Vix a suivi la voie du Rhône, on a du mal à imaginer que les Marseillais ne l'aient pas convoyé eux-mêmes, d'autre part la création d'ateliers de céramique tournée grise monochrome et à pâte claire offrant formes grecques et indigènes dans divers secteurs de la Provence intérieure invite à y voir la participation directe de techniciens massaliètes. Au premier cas, on peut rattacher les liens d'amitié et d'hospitalité mentionnés pour une période plus tardive (fin du III^e s.) par Tite-Live (XXVII, 36, 3) entre *principes gal-lorum* et *duces massiliensium* ou le *σύμβολον πρὸς Οὐελλαίνιους* en forme de main de bronze. Pour le second, on rappellera la mention par Strabon de Marseille comme école des Barbares. Mais, sans vouloir anticiper sur la suite de notre propos, le décalage entre les quantités d'objets méditerranéens recueillis sur les sites du littoral et sur ceux de l'intérieur ne laisse que peu de doute sur la priorité de la distribution maritime massaliète.

Informations inégales donc, disparates et souvent tardives, mais dont il faudra tenir compte.

3. Des Phocéens aux Marseillais : la mise en place de l'*emporía* massaliète (600-540)

Il est pratiquement admis aujourd'hui que les Étrusques ont précédé les Phocéens sur les côtes gauloises. Avant 600, le mobilier importé y paraît essentiellement constitué d'amphores et de vaisselle étrusques au point que l'on a pu proposer de faire de Saint-Blaise un comptoir étrusque. Mais, après 600, cette prépondérance du mobilier étrusque se poursuit même si les productions du bassin oriental de la Méditerranée sont présentes à côté des objets de l'artisanat céramique massaliète. À Marseille même les amphores étrusques sont pratiquement les seules dans toute la première moitié du VI^e s. et ce n'est qu'à partir de 540 qu'émerge une production d'amphores massaliètes. Marseille se comporterait donc comme un simple *emporion* d'accueil, largement ouvert, où les Étrusques joueraient le rôle principal avant que la croissance de l'établissement massaliète ne les repousse quasi complètement du trafic qu'ils auraient ouvert dès le dernier quart du VII^e s. Mais il faut bien voir que ce schéma ôte à la fondation massaliète tout son aspect « commercial » et en fait une fondation coloniale de type ordinaire : les Phocéens ne seraient plus ces Grecs adonnés à l'*emporía* en Ionie, navigateurs intrépides, qui ont découvert l'Adriatique, la Tyrhénie et l'Ibérie, mais seulement de pauvres gens à la recherche de terres au sein d'une nouvelle patrie occidentale et à la remorque des navigateurs étrusques avant de prendre leur essor à partir de 540.

Précisément, l'importance des trouvailles étrusques à Marseille même dans la première moitié du siècle révélée aujourd'hui (il y a proportionnellement bien plus d'amphores et de céramique étrusques à Marseille qu'à Saint-Blaise !) doit au minimum nous inciter à réviser l'appréciation sur la part prise dans ces échanges par les Marseillais eux-mêmes, y compris avant et autour de 600 dans une chronologie qui reste flottante entre la fin du VII^e et le début du VI^e s. Les arguments chronologiques ne sont pas en effet aussi solides qu'on pourrait l'espérer.

Les importations méditerranéennes les plus anciennes connues en Gaule méridionale sont les coupes et l'œnochoé de la nécropole du Peyrou à Agde et la coupe de la nécropole du Grand Bassin I à Mailhac : datées du troisième quart du VII^e s., ce sont des céramiques de type protocorinthien subgéométrique dont une véritable et trois qui seraient des imitations issues d'ateliers d'Italie du Sud ; on doit en rapprocher la coupe du Tumulus I du Renard de Pertuis. A Saint-Blaise, où l'on ne possède pas encore de niveaux en place pour la période immédiatement antérieure

à 600, mobiliers étrusque et grec se partagent la plus grande ancienneté : atteindre ces niveaux dans l'habitat relève d'une impérieuse nécessité. À La Liquière, où existe le même problème de datation des mobiliers, l'interprétation chronologique d'une stratigraphie à séquence unique autorise à resserrer la fourchette des phases de La Liquière I ancien (avec amphores étrusques et bucchero) et I récent (avec les mêmes produits étrusques et des coupes ioniennes A1 et A2) autour de 600 plutôt qu'à en faire des phases bien distinctes séparées par un espace de temps étalé sur un demi-siècle. Dans les gisements lagunaires du Languedoc oriental, la présence des seules amphores étrusques comme matériel importé dans la première phase (mais avec, en phase 2, des coupes ioniennes A1 et des œnochoés du Corinthien ancien) n'oblige pas à une datation très antérieure à 600 ni surtout à leur transport exclusif par le commerce étrusque. Dans la nécropole de Saint-Julien de Pézenas, les importations grecques orientales et le bucchero étrusque apparaissent conjointement dans la phase I, vers 610-590. Enfin, en Catalogne, les plus anciennes importations de céramique étrusque ne semblent pas antérieures à 600 : à la phase IA de l'Illa d'en Reixa avec amphores phéniciennes et étrusques répondent les mêmes amphores et les coupes ioniennes A2 de l'îlot de Sant Martí d'Empuries ou encore les vases corinthiens et chypriotes de la nécropole du Portitxol.

Donc, sans aller jusqu'à remettre en cause l'existence de navigations étrusques antérieures à la fondation de Marseille au sein d'une tradition maritime par ailleurs largement attestée, il y a place aussi pour une phase de pré-contact, des navigations préliminaires (précoloniales !) des Phocéens, précédant alors de peu la fondation de Marseille et d'Ampurias et leur poursuite après. Si l'on accepte cette vision des choses, le schéma d'explication n'est pas bien original. Durant les deux premières générations (phase de contact), les Massaliètes s'installent en s'insérant dans le trafic existant : les amphores d'Étrurie représentent le fret de retour des navires qui y ont apporté les produits gaulois ou de ceux qui assurent la liaison avec le bassin oriental méditerranéen. On peut même aller plus loin : la diffusion des produits étrusques jusqu'en Catalogne (et leur quasi-absence dans le sud-est de la péninsule Ibérique) recoupe parfaitement la zone d'exploration et d'installation phocéenne et massaliète. Ce trafic se poursuit et s'amplifie (les bronzes étrusques de Provence sont du VI^e s. et à Marseille les céramiques étrusques sont encore plus nombreuses dans le deuxième quart du VI^e s. que dans le premier où sont majoritaires les vases de Grèce de l'Est : voir

l'article de L.-Fr. Gantès 1992) après la maîtrise sur les voisins indigènes et sur le territoire dont la mise en exploitation débouche, dans la deuxième moitié du VI^e s., sur l'exportation du vin de la *chôra*. Ce schéma est en outre plus en accord avec les maigres indications des auteurs antiques : ou alors il faut dire clairement que l'on considère ces informations comme des extrapolations à partir d'une situation plus tardive.

C'est dans le cadre des liens avec l'Étrurie qu'il convient de replacer la tradition de l'amitié nouée avec la Rome étrusque, l'absence des Marseillais aux côtés des Phocéens d'*Alalia* vers 540 et la poursuite des trafics tyrrhéniens bien attestés dans les enclaves de Gravisca ou de Pyrgi : la fuite des Phocéens d'*Alalia* et leur installation à *Hyélé* a finalement dû faire pousser un soupir de soulagement aux Massaliètes, devenus les seuls interlocuteurs grecs en Extrême-Occident. Il convient en effet de souligner qu'en dehors de Tite-Live toute la tradition historique antique attribuée aux Massaliètes (qu'ils soient qualifiés de Massaliètes tout court ou de Phocéens massaliètes) la fondation d'*Emporion* et les découvertes archéologiques autorisent une telle chronologie : cette tête de pont en Ibérie à mi-chemin de Marseille et des colonies du Levant – *Hemeroscopeion*, phocéenne selon Artémidore (ap. St. Byz. s.v.) et massaliote d'après Strabon (III, 4, 6) ; *Mainaké*, dernière (c'est-à-dire par sa position géographique plutôt que par sa chronologie) fondation phocéenne en Occident selon une tradition notée par Strabon (III, 4) – suggère une volonté d'ouverture en rapport avec la situation des implantations phéniciennes et l'accès aux sources des métaux hispaniques. Car cette route vers l'Ouest paraît privilégiée dès l'implantation de Marseille puisque Scymnos fait aussi d'*Agathé-Agde* une fondation phocéenne (c'est-à-dire antérieure à 545) : là-dessus l'archéologie reste pour le moment muette sur l'importance de cette fondation, mais les trouvailles de Bessan la rendent fort plausible mais non nécessaire et nous introduisent à évoquer la nature des échanges pratiqués dans cette première période. Les sites côtiers ou accessibles par bateau du VI^e s. ayant livré des objets antérieurs à 540 sont en effet relativement rares : Antibes (?), Tamaris, Saint-Blaise, les gisements lagunaires des étangs de Mauguio, Bessan et dans l'hinterland, outre les trouvailles des tumulus de Pertuis, Vauvenargues, Pourrières, le Plan d'Aups, Cadarache et des grottes de Gémenos et de Baudinard, Fontvieille, La Liquière, La Redoute à Beaucaire. En dehors des sites proches du littoral des Baou de Saint-Marcel et de Saint-Blaise ou de La Monédière à Bessan, il s'agit

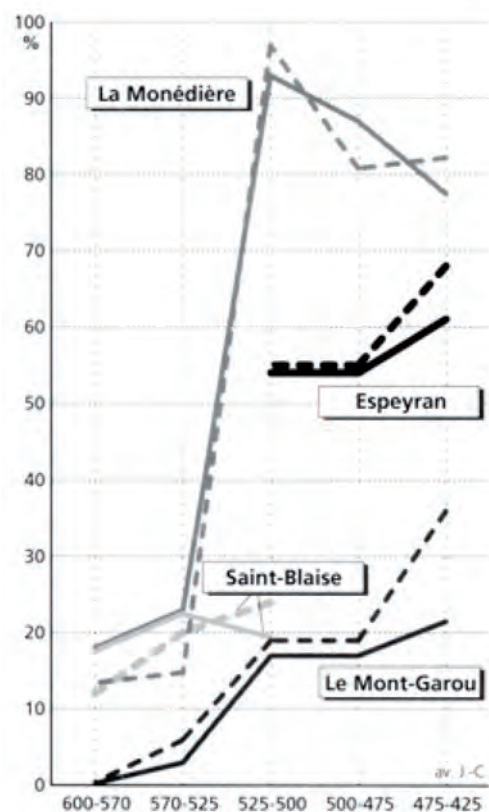


Fig. 1 – Fréquences comparées de la vaisselle tournée sur le total de la vaisselle (exprimée en NMI; traits discontinus) et des amphores sur le total des céramiques (traits continus).

toujours de très petites quantités (parfois un ou deux objets) dans des habitats en tout état de cause de peu d'importance où les objets peuvent parvenir par simple colportage ou échanges indirects. Peut-on alors envisager que ces deux derniers sites jouent déjà un rôle de centres d'interface ? La structure des trouvailles peut nous aider (fig. 1).

- à Saint-Blaise (chiffres d'après Arcelin 1986, 83) : vers 600, les amphores représentent 70 % des céramiques importées ; en 600-570, 67 % (dont 95 % d'amphores étrusques) ; en 570-525, 50 % (dont 72 % d'amphores étrusques) ; en 525-500, 40 % (dont 52 % d'amphores étrusques) ;
- à La Monédière à Bessan (chiffres d'après Nickels 1989) : en 600-570, les amphores représentent 62 % des céramiques importées (dont 85,5 % d'amphores étrusques) ; en 570-540, 48 % (dont 62 % d'amphores étrusques).

Il est facile de voir le parallèle exact entre les deux sites pour la période 600-525 tant dans les quantités que dans l'évolution des importations. Le doublement de la

quantité des céramiques importées à Saint-Blaise après 600 et la présence très rapide de céramique à pâte claire massaliète montre l'impact immédiat de la fondation de la cité sur un site qui avait connu une phase de pré-contact ; on peut penser que c'est aussi la part de Marseille que traduit sur les deux sites la baisse des amphores étrusques au profit des amphores grecques. La proximité de Saint-Blaise et de Marseille explique la progression plus rapide des céramiques fines malgré la création à proximité des deux sites d'ateliers de céramiques grises mais si l'un est, semble-t-il, lié à Saint-Blaise, le second le serait à Agde. Les pourcentages d'amphores dénotent cependant un vraisemblable rôle de redistribution si on les compare à ceux d'autres sites indigènes.

Ainsi, aux Baou de Saint-Marcel, site aux portes mêmes de Marseille (chiffres d'après Guichard 1986) :

570-540 : vaisselle tournée importée = 46 % de la vaisselle, et amphores = 5 % du total des fragments de céramique ;

540-500 : vaisselle tournée importée = 60 % de la vaisselle, et amphores = 12 % du total des fragments de céramique.

On a là l'exemple d'un facile approvisionnement en céramique tournée, mais une consommation faible de vin sur un site dont la nature des liens avec Marseille nous échappe : on notera que même les pourcentages de vaisselle importée sont plus élevés qu'à Saint-Blaise.

On notera aussi la différence avec un site comme la Liquière (chiffres d'après Py 1984b) où la progression reste faible et où le pourcentage des céramiques importées dépasse à peine 10 % du total des céramiques ; l'évolution des deux termes des importations céramiques (vaisselle et amphores) montre, comme sur tous les sites, une progression plus rapide de la vaisselle : en 625-600, les amphores représentent 98 % des céramiques importées ; en 600-575, 90 % ; en 575-525, 68 %, si bien que la progression parallèle des amphores maintient seulement le niveau de celles-ci par rapport au total des importations.

Cet exemple met aussi en lumière la faiblesse de la distribution terrestre qui reste, selon un mot de B. Bouloumié pour d'autres lieux, aléatoire. Ce fait est confirmé par les chiffres des sites littoraux des étangs de Mauguio qui dans la deuxième moitié du siècle doublent leurs importations :

625-600 : vaisselle tournée importée = 9 % du total des céramiques dont 100 % d'amphores toutes étrusques ;

600-575 : vaisselle tournée importée = 10 % du total des céramiques (chiffre des amphores seules inconnu) ;

575-550 : vaisselle tournée importée = 10 % du total des céramiques ;

550-525 : vaisselle tournée importée = 22 % du total des céramiques.

Dans le premier demi-siècle, l'implantation de la colonie de Marseille ne modifie que très lentement, en dehors de quelques sites spécifiques (proximité immédiate de Marseille et d'Agde), l'état des choses, à

peine voit-on s'ajouter aux objets étrusques quelques éléments de l'artisanat massaliète et du bassin oriental méditerranéen, mais le saut quantitatif n'est pas comparable à ce qui va se passer dans la période suivante. Fr. Villard a eu raison, lors de ce colloque, de rappeler tous les aspects « normaux », terriens, de la fondation massaliète. Faut-il revenir pour autant à l'idée d'une simple colonie de peuplement découvrant peu à peu ses possibilités et les mettant en pratique ? Il est évident que durant cette première phase, on le comprend aisément, Marseille assure son assise de production et son implantation régionale mais il ne faut pas oublier que c'est aussi durant cette période que le réseau phocéo-massaliète s'étend et se complète vers l'Espagne avec la création de cet établissement au nom caractéristique entre tous, *Emporion* (la "*Neapolis*" est sans doute fondée vers 575) et celle des vraisemblables relais d'*Alalia* et d'Agde. Tout se passe comme si l'installation des Phocéens sur le Lacydon ne constituait pour eux que la création d'un point d'attache avancé vers une destination autre que le continent gaulois. Dans ce cadre la fréquentation par le trafic étrusque paraît appartenir à une phase de contact irrégulier contemporain de l'exploration phocéenne.

4. L'explosion massaliète (540 - vers 400)

La coupure se situe après 540, lorsque la bataille d'*Alalia* a éliminé la colonie phocéenne d'*Alalia* et mis fin au rôle ambigu de ses habitants, pirates plus que commerçants, lorsque la conquête de l'Asie Mineure par les Perses (et la prise de Phocée) marque un recul des relations avec ce secteur et une percée des produits attiques et que la cité massaliète émerge après une période de maturation et prend toute la place de la Ligurie à l'Ibérie après avoir découvert les potentialités de son arrière-pays et attiré (ou profité de) la fixation d'habitats indigènes capables de lui servir d'interlocuteurs. Le signe de cette intervention par l'intermédiaire de sa production est donné par les amphores "ionio-massaliètes" d'abord, massaliètes à mica ensuite. À côté des sites existant avant la création de la colonie phocéenne ou nouveaux ou réoccupés avant de recevoir des importations, c'est-à-dire avant 540/525 (et qui constitueraient donc des implantations non tributaires du stimulus des échanges induits par Marseille) tels Saint-Blaise ou le Mont-Garou, des habitats, dont la création ou la rapide accession à la chronologie et au marché sont signalées de cette façon, surgissent partout d'est en ouest : pour s'en tenir aux sites ayant fait l'objet de fouilles,

Antibes, Le Montjean, Costebelle, Baudouvin, La Courtine, Le Mont-Garou, Les Embiez, Arles, Bouc-Bel-Air, Auriol, Martigues (Saint-Pierre), Carpentras (La Lègue), Cavaillon, Sorgues, Espeyran, Nîmes, Villevieille, La Roche de Comps, Mauressip, Ambrussum, Le Marduel, Le Plan de la Tour, Florensac, Clermont-l'Hérault, Montlaurès, Pech Maho ; et les prospections ont multiplié ces points (Cf. Bats 1990, *passim*). Mais il faut insister aussi sur le fait que cette distribution atteint l'Étrurie, la Grande Grèce, la Sicile, la Sardaigne et l'Ibérie, dessinant la zone des navigations massaliètes en Occident (phase de fréquentation régulière).

Pour cette période, on peut essayer de classer les sites indigènes en trois catégories :

1. Des sites candidats au rôle de centres d'interface

– À Saint-Blaise, outre les chiffres du tableau 1 (fig. 2), notons qu'en 525-500, les amphores représentent 40 % des céramiques importées.

– Pour Arles, on ne connaît encore que l'importance des taux d'amphores massaliètes et le fort pourcentage des céramiques attiques jusque dans le dernier quart du V^e s.

– Pour Espeyran, on se reportera au tableau 1 (fig. 2).

– À Lattes, d'après les courbes et les chiffres publiés par Prades, on aurait environ 60 % de céramiques importées (y compris les amphores).

– La Monédière à Bessan : en complément des chiffres du tableau I, on peut noter qu'en 540-520, les amphores représentent 62 % des céramiques importées ; en 520-500, 94 % (dont 80 % massaliètes) ; en 500-475, 89 % (dont 80 % puniques) ; en 475-425, 80 %. Tous ces chiffres laissent perplexes et on peut se demander s'il sont représentatifs du site ; même si, au vu des quantités d'amphores, on accepte l'interprétation d'un entrepôt, le renversement amphores massaliètes/amphores puniques reste incompréhensible tant pour la période que pour l'espace géographique (Ugolini 1990 ; Gras 1977 ; Nickels 1987 et 1990).

– Rôle de Béziers ? Les informations sur son faciès le rapprocheraient de celui d'un habitat grec (Ugolini 1990) !

– Pour Pech Maho, où l'épigraphie (Pouilloux 1988) parle en faveur d'un rôle commercial au V^e s., on ne dispose malheureusement d'aucune statistique.

2. Des sites candidats au rôle de marchés intérieurs

– Nîmes (Mont-Cavalier) (Py 1981) :

525-475: vaisselle tournée importée = 26 % de la vaisselle, et amphores = 51 % du total des céramiques ;

475-375: vaisselle tournée importée = 11 % de la vaisselle, et amphores 34 % du total des céramiques.

Les pourcentages d'amphores, à peine inférieurs, pour la première période, à ceux d'Espeyran, permettent d'envisager un rôle de redistribution et la situation de Nîmes par rapport aux autres sites indigènes de la région signale, avec de fortes présomptions, une fonction de *central place*.

3. Des sites d'habitats récepteurs

– Le Mont Garou (Arcelin 1982) :

En complément des chiffres du tableau 1 (fig. 2), c'est vers 550 qu'apparaissent les trois fragments de céramiques importées. Pour la période 550-520, les amphores ne représentent que 36 % des céramiques importées ; ce chiffre passe à 52 % pour la période 520-480 et retombe à 43 % pour la période 480-380 ; à ce moment, les céramiques importées (vaisselle + amphores) représentent 50 % du total des céramiques que l'on comparera aux 70 % recueillis sur le site proche de La Courtine d'Ollioules à la fin du V^e s. dont le rôle pourrait ainsi dépasser celui de simple habitat récepteur.

– Le Montjean à La Môle qui a fourni un nombre important d'amphores reste d'interprétation difficile en l'absence de données chiffrées précises.

– Gailhan (Plan de la Tour) (Dedet 1980) :

500-475 : vaisselle tournée importée = 5 % de la vaisselle (et % d'amphores non disponible) ;

475-450: vaisselle tournée importée = 3 % de la vaisselle et 12,5 % d'amphores sur le total des céramiques ;

400-350 : vaisselle tournée importée = 2,3 % de la vaisselle et 10 % d'amphores sur le total des céramiques.

	Saint-Blaise		La Monédière		Espeyran		Le Mont-Garou		La Liquière	
	V	A	V	A	V	A	V	A	V	A
v. 600	7	10							0,1	10,6
600-570	12	18,1	13,4	18			0,1	0	0,6	10,5
570-525	20	23,1					6	3	4,8	9,8
570-540			14,8	23						
540-525			92,5	60						
525-500	24	19,5	97	93	55	54	19	17		
500-475			80,8	87	55	54	19	17		
475-425			82,2	77,5	68	61	36	21,5		

Fig. 2 – Tableau 1 : Fréquences de la vaisselle tournée sur le total de la vaisselle (exprimée par NMI ; col. V) et des amphores sur le total des céramiques (col. A).

– La Roche de Comps :

525-475 : vaisselle tournée importée = 21 % de la vaisselle, et 18,2 % d'amphores sur le total des céramiques (céramiques importées y compris les amphores = 35 % dont 52 % d'amphores);

475-425 : vaisselle tournée importée = 18 % et 24,2 % d'amphores sur le total des céramiques (céramiques importées y compris les amphores = 36,5 % dont 66,3 % d'amphores).

Que vaut l'opposition entre côte provençale et côte languedocienne orientale ? Les comparaisons entre les sites du Mont-Garou, de La Courtine d'Ollioules et de Lattes sont impossibles à faire par manque de données : il semble que le niveau des importations soit plus élevé à Lattes. L'opposition est plus facile à noter entre sites littoraux et sites de l'intérieur : on note une diminution progressive au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la côte ou des rives des fleuves accessibles par bateau et l'évolution parallèle et au même niveau des importations d'amphores et de vaisselle sur le littoral alors que vers l'intérieur les importations d'amphores sont en général supérieures à celles de vaisselle contacts directs et fréquents sur la côte et diffusion linéaire vers l'intérieur par indigènes interposés ; les sites littoraux semblent se comporter comme zones de marché alors que l'intérieur, au-delà de Lyon, constituerait une zone de réciprocité et de *gift trade*. Jusqu'où remonte dans ce domaine l'intervention directe des Massaliètes et où commence la prise de relais successifs des indigènes ? Qu'en est-il du commerce de l'étain et du rôle du Mont-Lassois ? M. Dietler envisage que le cratère de Vix a pu atteindre sa destination par un système de relais de cadeaux inter-indigènes à partir des bords de la Méditerranée. Le Mont-Lassois est à relier à toute une série de principautés celtes situées au même niveau qui, selon le schéma développé par P. Brun, servirait d'intermédiaire entre les zones plus au nord et le monde méditerranéen. Il est finalement difficile de choisir entre les deux cheminements par relais indigènes interposés ou par *gift trade* direct ou indirect : la relative rareté des objets importés, et notamment des amphores massaliètes, irait plutôt dans le sens du premier schéma, mais l'exceptionnelle qualité de certains objets, tel le cratère de Vix, peut difficilement être interprétée autrement que comme un cadeau direct. Reste le problème du trajet depuis le lieu de production (cf. Rolley 1992).

Le monopole massaliète est loin d'être total même s'il s'impose progressivement ; la part des amphores étrusques et puniques ou ibéro-puniques témoignent de l'existence d'une *emporía* ouverte, mais où Marseille prend la meilleure part, même si elle faiblit vers l'Ibé-

rie. Entre 525 et 475 la part des amphores massaliètes à *Emporion* (Sanmartí 1990) est cependant notable (entre 15 et 21 %) dans une zone qui a ses propres productions et, si elle diminue ensuite au V^e s., la présence des céramiques pseudo-ioniennes prouve le maintien de liens réguliers. Vers l'Étrurie et la Grande Grèce, pourtant zones de forte production viticole, la part des amphores ionio-massaliètes et massaliètes est loin d'être négligeable, au moins jusque vers le milieu du V^e s.

Comme raisons de ce boom sur les sites gaulois, M. Py (1990a) voit la pression accrue du négoce sur les communautés indigènes et le développement des forces productives indigènes qui leur permet une accession à une consommation plus forte, mais il faut penser aussi à la demande accrue en vin (et accessoirement en objets) de la part des indigènes (cf. le thème de la soif celtique analysé par M. Dietler 1992). De même, la présence de monnaies sur les sites indigènes à partir de la deuxième moitié du VI^e s. pourrait traduire, selon M. Py, la présence d'intermédiaires locaux en interface et donc une fonction "commerciale" de ces monnaies : peut-être vaut-il mieux penser, pour cette période, au phénomène socio-culturel de thésaurisation bien connu en milieu "barbare".

Le résultat, c'est la croissance de ces *gateway communities* échelonnées en des points distants l'un de l'autre d'une cinquantaine de kilomètres (= une journée de navigation ?) (Espeyran, Lattes, Agde, Montlaurès) dont certaines ont pu se hisser au rôle de *central places* d'un système dendritique (Saint-Blaise, Lattes, Montlaurès) ; notons cependant que le développement de l'*emporía* massaliète pourrait expliquer le tassement, voire la baisse des taux d'amphores à Saint-Blaise à qui une partie de la redistribution pourrait alors échapper. Le seul cas d'une liaison claire *gateway community/central place* pourrait être le couple Espeyran-Nîmes : Espeyran se trouve sur la circonférence d'un cercle de moins de 30 km dont Nîmes serait le centre, qui atteint le Rhône (Beaucaire) et le Gard (La Roche de Comps) à l'est et le Vidourle à l'ouest et à l'intérieur duquel se trouvent les habitats du Marduel, de Roquecourbe, La Jouffe, des bords de la Vaunage, de Villevieille ; mais le Rhône y est aussi une ligne continue d'ouverture (Cf. l'article *supra* : "Identités ethno-culturelles et espaces en Gaule méridionale", fig. 3).

5. Le partage des zones (vers 400 - vers 200)

Au cours de cette période pour laquelle M. Py (1990a) a souligné les continuités avec la période

précédente, je préfère relever les ruptures dans ce qui apparaît, pour Marseille, comme une véritable phase de colonisation.

Le signe d'une nouvelle politique commerciale massaliète se trouve dans l'implantation d'une série de colonies maritimes d'Agde à Nice. Non que celles-ci constituent de nouveaux comptoirs. Les quelques informations littéraires et épigraphiques dont nous disposons nous invitent à penser que ces colonies sont d'un type particulier à rapprocher des modèles contemporains des clérouques athéniennes ou des colonies militaires de citoyens romains. Elles constitueraient le prolongement géographique du territoire civique dont les habitants demeurent des citoyens de Marseille, même s'ils n'exercent pas effectivement les droits liés à cette qualité et constituent une communauté politique qui, sans être à proprement parler une *polis* autonome, n'en devait pas moins posséder une assemblée, un conseil et des magistrats locaux, supervisés par un magistrat venu de la métropole. Ainsi, par une inscription aujourd'hui perdue, nous connaissons à *Nikaia*, à l'époque romaine, un *duumvir Massiliae*, *agonothetos* et *episcopus Nicaeensium*, sans doute magistrat de Marseille chargé de rendre la justice et de surveiller l'application des décisions de la cité-mère.

Comme leur statut, leur échelonnement dans l'espace et dans le temps nous dévoile en partie leur fonction. Pour leur chronologie, nous manquons de certitude. Les conclusions de datation archéologique ne sont décisives que pour deux d'entre elles, *Agathé* à la fin du V^e s., *Olbia* vers 330 av. J.-C. ; par ailleurs, les sources du Pseudo-Scymnos et Polybe invitent à placer la fondation de Nice entre 260 et 154 av. J.-C. Le mobilier récupéré sur le site probable de *Tauroeis* engage à situer sa fondation dans le courant du III^e s. av. J.-C. Il est facile de comprendre que chacune de ces créations représentait pour Marseille un effort (ou un exutoire?) démographique important quand on se souvient que la ville n'eut sans doute jamais plus d'une vingtaine de milliers d'habitants (Bats 1986a). Géographiquement, leur disposition représente aussi une certaine irrégularité. Toutes se trouvent certes sur la route maritime d'Italie et d'Espagne ; mais comment expliquer que, du côté provençal au moins, elles paraissent fonctionner par couple, *Tauroeis* venant se placer à proximité d'*Olbia*, et *Nikaia* à proximité d'*Antipolis* ? N'étaient-elles pas disposées pour s'épauler l'une l'autre en cas de coup dur, dans un secteur plus exposé à la piraterie d'une côte rocheuse propice à fournir des abris, comme on le vit, par exemple, en 154, lors de l'attaque conjointe des Déciates et des Oxybiens contre

Antipolis et *Nikaia* ? Car c'est d'abord à une fonction militaire, comme les clérouques athéniennes, que nous invite une réflexion de Strabon : ces colonies auraient été, selon lui, fondées contre les Barbares pour tenir la voie maritime quitte à leur laisser la maîtrise du continent. Le nom même de *Nikaia* ne fait-il pas allusion à une opération militaire couronnée de succès ? *Agathé* et *Olbia* ne sont-elles pas des forteresses retranchées derrière de puissants remparts et le plan d'*Olbia* n'évoque-t-il pas celui d'un casernement, proche en cela des colonies militaires romaines d'Ostie, d'*Antium* ou de Pyrgi ?

Manifestement, Marseille s'assure la maîtrise d'un littoral et boucle une zone qu'elle considère comme sienne. Vers l'est, elle connaît même un prolongement important à Gênes où les amphores massaliètes deviennent majoritaires durant les IV^e-III^e s. accompagnées aussi de céramiques à pâte claire ; ce regard vers l'est avait d'ailleurs commencé à Gênes au siècle précédent et n'était sans doute pas sans rapport avec la persistance d'un fort pourcentage d'amphores étrusques au Mont-Garou où elles représentent encore, vers 400, 25 à 27 % de l'ensemble des amphores. C'est l'époque aussi où apparaissent en Cisalpine les monnaies à légende lépontiue imitant les drachmes lourdes massaliètes. Vers l'ouest les sites du Languedoc occidental (Pech Maho) continuent à être fréquentés, mais dans ce secteur se développe un commerce ibéro-emporitain où, à partir du IV^e s., les Ibères prennent une part active comme en témoignent les vestiges de lettres commerciales ou de contrat sur lamelles de plomb d'Ensérune, de Pech Maho et d'*Emporion*. C'est en cela qu'éclate toute la différence entre le rôle d'Ampurias comme *emporion* dynamisant l'activité de partenaires multiples et notamment des indigènes et la conduite de Marseille comme cité pratiquant une politique coloniale où les partenaires indigènes restent passifs : ainsi cherche-t-on en vain les traces de ces contrats et lettres commerciales, inutiles dans des rapports d'impérialisme fondés sur des échanges inégaux qui passent à travers le troc et des relations de *philia* et de *xenia*, que M. Py a envisagé de pousser jusqu'à une relation tributaire. Cette dernière vision me paraît anachronique et ce type de relation ne se mettra en place qu'à partir de la conquête romaine en Narbonnaise ; au risque de déboucher sur un autre anachronisme, je crois que jusqu'alors les rapports sont du type de ceux qui existaient entre Européens et chefs africains au moment du commerce du bois d'ébène. On comprend ainsi pourquoi l'écriture, si précocement apparue dans le domaine ibère, n'ait été appréhendée que tardivement et pour des motifs qui

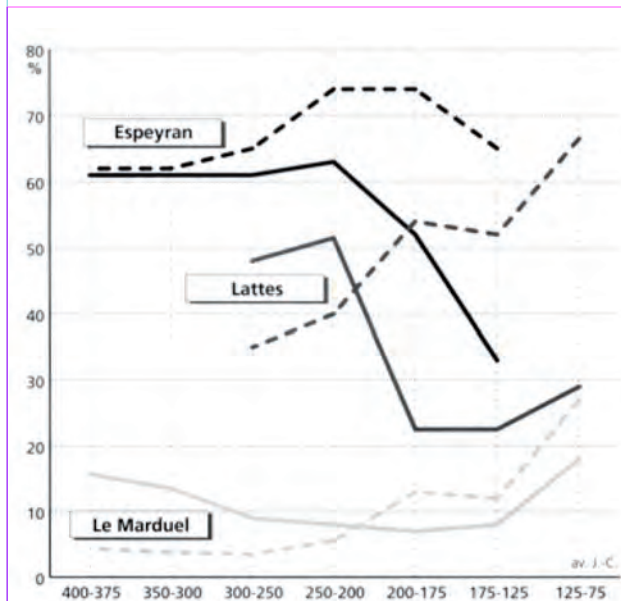


Fig. 3 – Fréquences comparées de la vaisselle tournée sur le total de la vaisselle (exprimée en NMI; traits discontinus) et des amphores sur le total des céramiques (traits continus).

sont restés, à travers les témoignages archéologiques, d'ostentation dans le domaine celto-ligure. Point n'est besoin de faire appel en plus, comme je l'ai récemment proposé, à d'éventuelles infiltrations celtes qui, si elles ont existé, n'ont fait qu'aggraver le processus, mais ne l'ont pas déclenché (Bats 1988). Dans le sud-est de la péninsule ibérique, les Carthaginois affirment leur présence scellée par le traité avec Rome de 348 qui règlemente l'accès des autres marins vers l'Andalousie et ce processus s'accroît au III^e s. avec les conquêtes des Barcides. Cependant les Marseillais pourraient avoir conservé des positions dans la région du Cap de la Nao pour l'accès aux métaux et surtout à l'argent et leur intervention aux côtés des Romains dans ce secteur au cours de la deuxième guerre punique n'est certainement pas seulement de fidélité à une alliance.

Dans le secteur gaulois c'est une banalité de souligner l'emprise monopolistique de la navigation massaliète. Peut-on continuer à y classer les sites témoins ?

a) sur la côte :

– Espeyran :

400-300 : vaisselle tournée importée = 62 % de la vaisselle et amphores = 61 % du total des céramiques ;

250-200 : céramiques importées = 74 % de la vaisselle et amphores = 63 % du total des céramiques.

– Lattes :

300-250 : vaisselle tournée importée = 35 % de la vaisselle et amphores = 48 % du total des céramiques ;

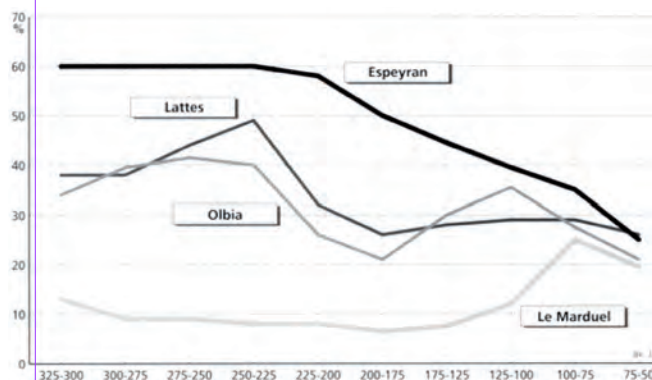


Fig. 4 – Fréquences des amphores sur le total des céramiques (en NMI).

250-200 : céramiques importées = 40 % de la vaisselle et amphores = 52 % du total des céramiques.

– Peyriac-de-Mer :

Pour une période d'occupation assez brève entre 325-275, la part des céramiques importées apparaît très élevée, sans doute supérieure à 80 %, avec une majorité de céramique à pâte claire massaliète, et des amphores ibéro-puniques plus nombreuses que les amphores massaliètes.

– Le Mont-Garou :

380-170 : vaisselle tournée importée = 24 % de la vaisselle et amphores = 10,3 % (mais fréquentation faible du site) ;

b) vers l'intérieur :

– Le Baou Roux de Bouc-Bel-Air (Boissinot 1986) :

400-375 : vaisselle tournée importée = 38,6 % de la vaisselle et amphores = 4,5 % du total des céramiques (céramiques importées y compris les amphores = 41,4 % dont 10,9 % d'amphores) (comptage sur les individus) ;

– Le Marduel (Py 1986 et 1989) :

400-375 : vaisselle tournée importée = 4,4 % de la vaisselle et amphores = 15,7 % du total des céramiques (céramiques importées y compris les amphores = 19,2 % dont 81,4 % d'amphores) ;

375-300 : vaisselle tournée importée = 3,8 % de la vaisselle et amphores = 13,5 % du total des céramiques (céramiques importées y compris les amphores = 16,5 % de la vaisselle dont 81,4 % d'amphores) ;

300-250 : vaisselle tournée importée = 3,5 % de la vaisselle et amphores = 9 % du total des céramiques (céramiques importées y compris les amphores = 11,7 % dont 77 % d'amphores) ;

250-200 : vaisselle tournée importée = 5,6 % de la vaisselle et amphores = 8 % du total des céramiques (céramiques importées y compris les amphores = 12,7 % dont 62,8 % d'amphores).

– Nages :

III^e s. : vaisselle tournée importée = 5 % de la vaisselle et amphores = 2 % du total des céramiques.

Les figures 3 et 4 nous permettent de distinguer trois types de fonctionnement de sites :

- à Espeyran, un pourcentage d'amphores autour de 60 % signale la poursuite de son rôle de *gateway community* à fort rôle redistributif ;

- à Lattes, où se lit un pourcentage d'amphores autour de 40 %, la comparaison avec le site d'*Olbia* oriente vers une forte consommation de type grec, avec le site du Marduel vers un rôle important de redistribution ;

- au Marduel, un pourcentage d'amphores autour de 10 % situe ce site comme typique d'une consommation indigène moyenne (comparer avec Nages, site de faible consommation).

Problèmes :

- l'abandon ou le retrait de certains secteurs notamment en Provence parallèlement à l'émergence ou au renforcement de grands habitats structurés ;

- la baisse des importations d'amphores vers l'intérieur alors que la diffusion sur la côte se maintient et ne fléchira qu'à partir de la fin du III^e s. (y compris à *Olbia*).

Dans ces deux faits, il me semble qu'on peut voir à la fois un renforcement du rôle des relais littoraux comme *gateway community* et lieu de consommation et l'aggravation d'une hiérarchisation linéaire de la redistribution. Cela paraît correspondre, en termes de société, à un renforcement de l'autonomie des communautés et à la mise en place d'une structure interne plus hiérarchisée (Arcelin 1984 et 1986 ; Py 1984a). Pour le Languedoc oriental (mais on pourrait étendre l'explication en certaines régions de Provence), M. Py (1984 et 1990a) envisage aussi, on l'a vu, la mise en place par les Marseillais de relations tributaires que je préférerais traduire en termes de *philia* ou de *xenia*. Peut-on ajouter une autre hypothèse non incompatible avec la précédente ? Sur le site de La Courtine, on assiste au IV^e s. à une baisse sensible du nombre des amphores ; or c'est aussi le moment où la découverte de plusieurs trésors monétaires manifeste l'existence d'une importante thésaurisation ; n'est-ce pas le signe que le vin a été en partie remplacé par les pièces d'argent comme bien d'échange ? Attitude qui conduit très vite d'abord à la frappe en Gaule interne de monnaies imitées des statères de Philippe ou des drachmes de Rhodé et à l'insertion dans une économie monétaire (voir par exemple le parallélisme entre la croissance des importations d'amphores massaliètes à Gênes à partir du IV^e s. et, au III^e s., les imitations de drachmes lourdes massaliètes à légende lépontique en Cisalpine).

6. Le dualisme Marseille-Rome (II^e-I^{er} s. av. J.-C.)

La deuxième guerre punique et la conquête de l'Ibérie ouvrent aux *negociatores* romains le marché de la Gaule ; l'intervention se fait à partir de l'Espagne vers le Languedoc occidental et l'axe Aude-Garonne (ouverture du marché interne de Toulouse) (Bats 1986b). Les sites littoraux sont touchés par les amphores gréco-italiques et italiques dès le III^e s. ; elles y prennent progressivement la première place mais certains résistent mieux que d'autres : forte résistance d'Arles, Espeyran, Le Mont-Garou, La Courtine, faible résistance de Pech Maho, Lattes. Même situation vers l'intérieur : plus faible résistance de la Provence que du Languedoc oriental. On assiste à la fois à un contournement des positions massaliètes par l'*emporía* italique et au maintien de positions massaliètes privilégiées en Languedoc oriental.

Cependant la disparition des amphores massaliètes à Marseille même ou *Olbia* révèle qu'il s'agit aussi d'autre chose que d'un problème de distribution : s'agit-il d'un changement de goût ou se trouve-t-on face à un véritable effondrement de la viticulture massaliète ? Car partout, et proportionnellement plus sur la côte que dans l'intérieur, on assiste à une chute impressionnante de la consommation globale entre le dernier quart du III^e s. et le milieu du II^e : le vin italien est-il plus "cher" que le vin massaliète ou ne suffit-il pas à approvisionner l'ancien domaine de diffusion massaliète ? Et parallèlement, n'y a-t-il pas émergence d'une production vinicole indigène ? En tout cas, si la consommation remonte ensuite jusque dans le premier quart du I^{er} s., elle ne retrouve pas les niveaux antérieurs et recommence même à fléchir après 75. Il est difficile d'envisager une crise des relations économiques ou culturelles dans la Gaule méridionale dans la mesure où, sur tous les sites, on note que le fléchissement concerne toujours avant tout les amphores tandis que les céramiques importées, c'est-à-dire la vaisselle, continuent leur progression : ce fait qui traduit la poursuite, voire l'accélération, de l'acculturation signifie que la consommation des produits exotiques continue mais que la consommation de vaisselle est décrochée des mouvements commerciaux généraux. L'hypothèse la plus vraisemblable pourrait résider, outre dans la modification des réseaux de distribution (insertion de l'*emporía* italienne), dans la fin du rôle des sites littoraux comme *gateway communities* vis-à-vis des commerçants massaliètes et l'émergence d'une distribution éclatée et d'une multitude de petits marchés

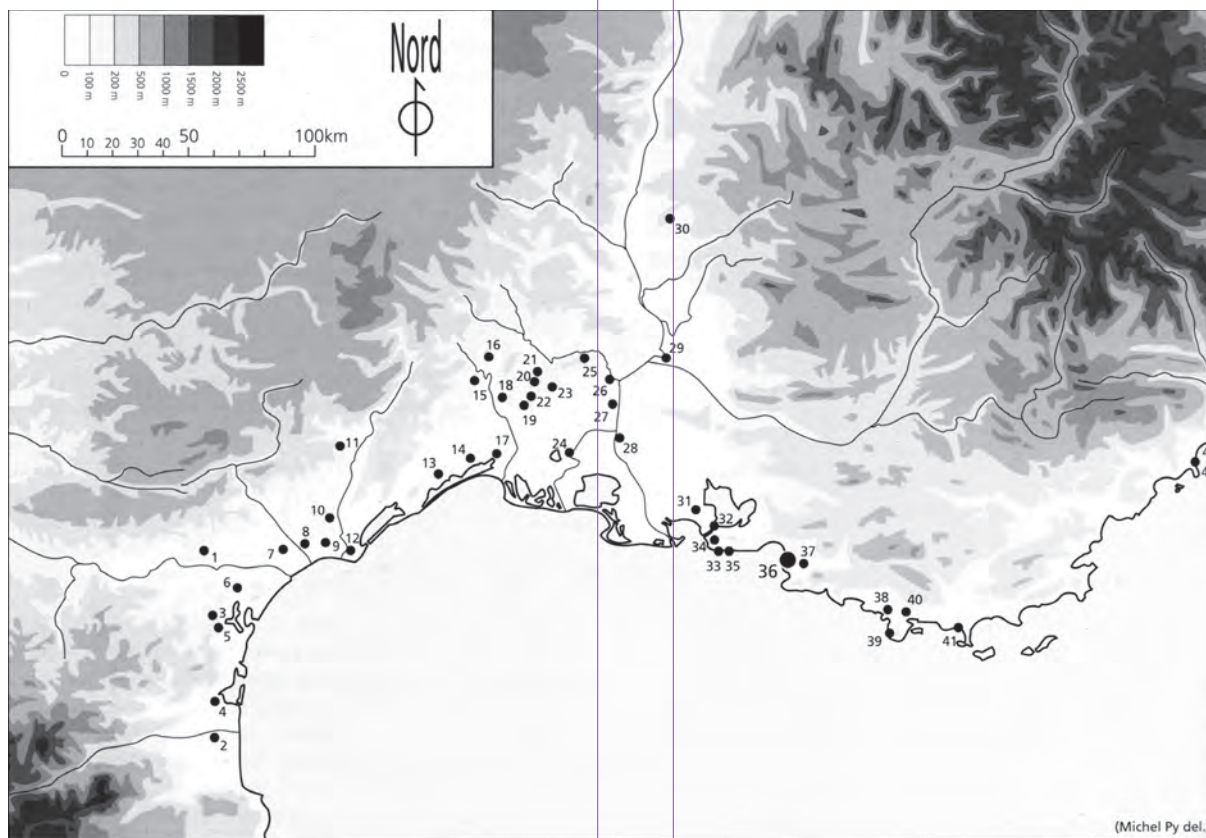


Fig. 5 – Carte de répartition des sites énumérés dans le texte.

1- Mailhac ; 2- Ruscino ; 3- Peyriac-de-Mer ; 4- Salses ; 5- Pech Maho ; 6- Montlaurès ; 7- Ensérune ; 8- Béziers ; 9- La Monédière ; 10- Cessero ; 11- La Ramasse ; 12- Agde ; 13- Lattes ; 14- Tonnerre 1 (cabane de) ; 15- Plan de la Tour ; 16- La Jouffe ; 17- La Rallongue ; 18- Villevieille ; 19- Roque-de-Viou ; 20- La Liquière ; 21- Mauressip ; 22- Nages ; 23- Nîmes ; 24- Espeyran ; 25- Le Marduel ; 26- La Roche-de-Comps ; 27- Beaucaire ; 28- Arles ; 29- Avignon ; 30- Le Pègue ; 31- Saint-Blaise ; 32- Martigues (L'Île) ; 33- Martigues (L'Arquet) ; 34- Martigues (Saint-Pierre) ; 35- Martigues (Tamaris) ; 36- Massalia ; 37- Les Baou de Saint-Marcel ; 38- Le Mont-Garou ; 39- Six-Fours (*Tauroeis*) ; 40- Ollioules (La Courtine) ; 41- *Olbia* ; 42- Antibes ; 43- Nice.

internes. Le développement de l'utilisation de la monnaie accompagne ces modifications : le cas de Lattes est particulièrement significatif à cet égard (Py 1990b). Cette transformation radicale des modes de transaction aurait eu pour effet d'accroître les tensions sur des échanges encore plus inégalitaires.

Quelques sites permettent d'illustrer cette évolution :

a) vers l'intérieur :

– Le Marduel :

200-175: vaisselle tournée importée = 13,5 % de la vaisselle et amphores = 6,6 % du total des céramiques (céramiques importées y compris les amphores = 18,5 % dont 35,9 % d'amphores) ;

175-125: vaisselle tournée importée = 12,3 % de la vaisselle et amphores = 7,4 % (céramiques importées y compris les amphores = 18,1 % dont 40,6 % d'amphores) ;

125-100: vaisselle tournée importée = 25,3 % de la vaisselle et amphores 12,5 % (céramiques importées y compris les amphores = 33,9 % dont 36,8 % d'amphores) ;

100-75 : vaisselle tournée importée = 28 % de la vaisselle et amphores 25,1 % (céramiques importées y compris les amphores = 44,8 % dont 56 % d'amphores) ;

75-25: vaisselle tournée importée = 26,9 % de la vaisselle et amphores 19,4 % (céramiques importées y compris les amphores = 39,9 % dont 48,6 % d'amphores).

b) sur la côte :

– Le Mont-Garou :

170-120 : vaisselle tournée importée = 32 % et amphores 12 %.

– Lattes (îlot 3) :

200-175 : vaisselle tournée importée = 54,9 % de la vaisselle et amphores 22,8 % (céramiques importées y compris les amphores = 58,2 % dont 39,2 % d'amphores) ;

175-150 : vaisselle tournée importée = 50,4 % de la vaisselle et amphores 23,6 % (céramiques importées y compris les amphores = 55,3 % dont 42,6 % d'amphores) ;

150-125 : vaisselle tournée importée = 56,2 % de la vaisselle et amphores 32,1 % (céramiques importées y compris les amphores = 65 % dont 49,4 % d'amphores) ;

125-75 : vaisselle tournée importée = 66,2 % et amphores 29,1 % (céramiques importées y compris les amphores = 74 % dont 39,3% d'amphores) ;

75-25 : vaisselle tournée importée = 57,5 % et amphores 25,8 % (céramiques importées y compris les amphores = 66,4 % dont 38,8 % d'amphores).

– Espeyran :

200-150 : vaisselle tournée importée = 74 % et amphores 52 % ;

150-100 : vaisselle tournée importée = 65 % et amphores 32,5 %.

Marseille est restée tributaire de l'*emporía* maritime pour ses échanges et donc très sensible d'une part aux fluctuations du monde indigène, d'autre part à l'intervention du commerce italique en Espagne et en Gaule : elle profitera du retrait italique après la conquête des Gaules (Tchernia 1986) pour trouver un regain d'activité et relancer sa production d'amphores (c'est-à-dire de vin) après le milieu du I^{er} s. av. J.-C.

7. En conclusion ...

Résumons, en schématisant, l'évolution des rapports entre l'*emporía* méditerranéenne et les partenaires indigènes.

– de la fin du VII^e s. jusque vers 540, le trafic se trouve éclaté entre de nombreux navigateurs, au

premier rang desquels les Étrusques et les Phocéens, et, vers l'ouest, les Phénico-puniques, qui abordent en de multiples points du rivage, où Marseille constitue cependant un point privilégié.

– de 540 jusque vers la fin du V^e s., les Massaliètes s'imposent comme des partenaires de plus en plus exclusifs, éliminant successivement les Étrusques et les Puniqes, ces derniers constituant les partenaires privilégiés en Occident ibérique ; parallèlement se met en place un tissu d'habitats indigènes aiguillonnés par les apports de l'*emporía* massaliète et un réseau de quelques gros points d'interface (*gateway communities*) à redistribution plus linéaire que dendritique, où certains paraissent tenir une place plus importante en liaison avec des peuplades dont l'emprise territoriale est plus vaste.

– aux IV^e et III^e s., Marseille installe, entre l'Hérault et l'Italie, une armature politico-militaire (colonies) doublant les établissements littoraux indigènes, qui restent les relais obligés des communications vers l'intérieur et où s'opèrent des prélèvements importants, mais qui se doublent de la mise en place de structures indigènes plus hiérarchisées comme autant d'écrans successifs.

– au cours des II^e-I^{er} s., l'*emporía* massaliète est progressivement concurrencée par l'*emporía* italienne, d'abord à l'ouest, puis après l'intervention de 125-121, le processus s'accélère et le rôle de redistribution dévolu aux sites littoraux s'amointrit au profit d'un marché éclaté dans un nouveau système dendritique uniformisé sous l'égide de l'organisation romaine.

Abréviations bibliographiques

- Arcelin 1982** : P. Arcelin, Ch. Arcelin-Pradelle, Y. Gasco *et al.*, Le village protohistorique du Mont-Garou (Sanary, Var). Les premières manifestations de l'impérialisme marseillais sur la côte provençale, *DocAMérid*, 5, 1982, 53-137.
- Arcelin 1984** : P. Arcelin, Évolution des rapports sociaux dans la basse vallée du Rhône aux II^e et I^{er} siècles avant notre ère, dans A. Daubigny (éd.), *Archéologie et rapports sociaux en Gaule: protohistoire et antiquité*. Actes de la table ronde CNRS de Besançon, mai 1982. Paris, 1984, 185-218 (A. Litt. Univ. Besançon, 290).
- Arcelin 1986** : P. Arcelin, Le territoire de Marseille grecque dans son contexte indigène, dans *Territoire de Marseille 1986*, 43-104.
- Austin 1972** : M. Austin, P. Vidal-Naquet, *Économies et sociétés en Grèce ancienne*, Paris, 1972, 416 p. (coll. U2).
- Bats 1986a** : M. Bats, Définition et évolution du profil maritime de Marseille grecque (VI^e-I^{er} s. av. J.-C.), dans *L'exploitation de la mer de l'Antiquité à nos jours. II - La mer comme lieu d'échanges et de communication*. Actes des VI^{es} Renc. intern. d'Archéol. et d'Hist. d'Antibes, 24-26 octobre 1985, Valbonne, A.P.D.C.A., 1986, 31-53.
- Bats 1986b** : M. Bats, Le vin italien en Gaule aux II^e-I^{er} s. av. J.-C. Problèmes de chronologie et de distribution, *DialHistAnc*, 12, 1986, 391-430.
- Bats 1988** : M. Bats, La logique de l'écriture d'une société à l'autre en Gaule méridionale protohistorique, *RANarb*, 21, 1988, 121-148.
- Bats 1989** : M. Bats, La Provence protohistorique, dans P.-A. Février *et al.*, *La Provence des origines à l'an Mil. Histoire et Archéologie*, Rennes, 1989, 169-256.
- Bats 1990** : M. Bats (dir.). *Les amphores de Marseille grecque. Chronologie et diffusion (VI^e-I^{er} s. av. J.-C.)*. Actes de la table ronde de Lattes, 11 mars 1989 (Trav. du Centre C.-Jullian, 7), Lattes/Aix-en-Provence, éd. A.D.A.M./Univ. de Provence, 1990, 207-213 (Et. Massa., 2).
- Boissinot 1986** : Ph. Boissinot, Le Baou Roux et le problème du territoire de Marseille, dans *Territoire de Marseille 1986*, 117-118.
- Bresson 1987** : A. Bresson, Aristote et le commerce extérieur, dans P. Rouillard et M.-Chr. Villanueva-Puig (éd.), *Grecs et Ibères au IV^e siècle avant J.-C. Commerce et iconographie*. Actes de la Table ronde de Bordeaux, 16-18 décembre 1986 (Publ. du Centre Pierre-Pâris, 19), *REA*, LXXXIX, 1987, 217-238.
- Brun 1987** : P. Brun (P.), *Princes et princesses de la Celtique. Le premier Âge du Fer en Europe 850-450 av. J.-C.* Paris, 1987, 217 p. (Coll. des Hespérides)
- Burghardt 1971** : A. F. Burghardt, A Hypothesis About Gateway Cities, *Annals of the Association of American Geographers*, 61, 1971, 269-285.
- Christaller 1966** : W. Christaller, *Central Places in Southern Germany*, Prentice Hall, 1966.
- Coupry 1984** : J. Coupry, M. Giffault, Onomastique non hellénique dans l'anthroponymie olbienne et massaliète en Ligurie marseillaise, à la fin de l'époque hellénistique, d'après les ex-voto du sanctuaire d'Aristée à l'Acapte, dans *Hommages à L. Lerat*, I, Paris, 1984, 209-219.
- Cunliffe 1988** : B. Cunliffe, *Greeks, Romans and Barbarians. Spheres of Interaction*, London, 1988, 243 p.
- Dedet 1980** : B. Dedet, Premières recherches sur l'oppidum du Plan de la Tour à Gailhan, Gard. Sondages 1975-1977. Caveirac, 1980, 132 p. (Cahier, 8).
- Dietler 1992** : M. Dietler, Commerce du vin et contacts culturels en Gaule au premier âge du Fer, dans M. Bats *et al.* (éd.), *Marseille grecque et la Gaule*. Actes des colloques de Marseille (1990). Lattes/Aix-en-Provence, 1992 (Études Massaliètes 3), 401-410.
- Gantès 1992** : L.-Fr. Gantès, L'apport des fouilles récentes à l'étude quantitative de l'économie massaliète, dans M. Bats *et al.* (éd.), *Marseille grecque et la Gaule*. Actes des colloques de Marseille (1990). Lattes/Aix-en-Provence, 1992 (Études Massaliètes 3), 171-178.
- Garcia 1987** : D. Garcia, Observations sur la production et le commerce des céréales en Languedoc méditerranéen durant l'âge du Fer: les formes de stockage des grains. *RANarb*, 20, 1987, 43-98.
- Gras 1977** : M. Gras, Agde et le commerce préromain dans le Languedoc archaïque dans *Géographie commerciale de la Gaule*. Actes du colloque de Tours, juin 1976. Tours, Université de Tours 1, 1977, 152-159 (Caesarodunum, 12).
- Guichard 1986** : Chr. Guichard, G. Rayssiguier, Note sur l'oppidum protohistorique des Baou de Saint-Marcel, dans *Territoire de Marseille 1986*, 105-107.
- Haselgrove 1976** : C. Haselgrove, External Trade as a Stimulus to Urbanisation, dans B. Cunliffe, T. Rowley (dir.), *Oppida: The Beginnings of Urbanisation in Barbarian Europe*, Oxford, 1976, 25-49 (BAR S, 11).

- Hirth 1978** : K. G. Hirth, Interregional Trade and the Formation of Prehistoric Gateway Communities, *American Antiquity*, 43, 1978, 35-45.
- Humphreys 1978** : S. C. Humphreys, *Anthropology and the Greek*, London, 1978, 357 p.
- Johnson 1970** : E. A. J. Johnson, *The Organisation of Space on Developing Countries*, Cambridge, Mass., 1970.
- Kelley 1976** : K. B. Kelley, Dendritic Central-Place Systems and the Regional Organization of Navajo Trading Posts, dans C. A. Smith (éd.), *Regional Analysis. I- Economics Systems*. New York, 1976, 219-255.
- Lepore 1970** : E. Lepore, Strutture della colonizzazione focea in Occidente, *PP*, XXV, 130-133, 1970, 19-54.
- Nickels 1987** : A. Nickels, Le site protohistorique du Mont-Joui à Florensac, Hérault, *RANarb*, 20, 1987, 3-41.
- Nickels 1989** : A. Nickels, La Monédière à Bessan, (Hérault). Le bilan des recherches, *DocAMérid*, 12, 1989, 51-119.
- Nickels 1990** : A. Nickels, Les amphores ionio-massaliètes ou massaliètes archaïques de la région d'Agde, dans Bats 1990, 99-110 (Et. Massa., 2).
- Pouilloux 1988** : J. Pouilloux, Un agent commercial souvent ignoré : le *metabolos*, *CH*, 1988, 413 et suiv.
- Py 1981** : M. Py et coll., *Recherches sur Nîmes préromaine, habitats et sépulture*, Paris, éd. du C.N.R.S., 1981, 242 p. (Suppl. à *Gallia*, XLI).
- Py 1984a** : M. Py : Evolution des rapports sociaux de la fin de l'âge du Bronze à la conquête romaine en Languedoc oriental, dans A. Daubigney (éd.), *Archéologie et rapports sociaux en Gaule : protohistoire et antiquité*. Actes de la table ronde C.N.R.S. de Besançon, mai 1982. Paris, 1984, 171-183 (A. Litt. Univ. Besançon, 290).
- Py 1984b** : M. Py et coll., *La Liquière (Calvisson, Gard), village du premier âge du Fer en Languedoc oriental*, Paris, éd. du C.N.R.S., 1984, 363 p. (Suppl. à la *RANarb*, 11).
- Py 1986** : M. Py, D. Lebeaupin *et al.*, Stratigraphie du Marduel (Saint-Bonnet-du-Gard). III - Les niveaux des II^e et I^{er} s. av. n. è. sur le Chantier Central, *DocAMérid*, 9, 1986, 9-80.
- Py 1989** : M. Py, D. Lebeaupin *et al.*, Stratigraphie du Marduel (Saint-Bonnet-du-Gard). IV- Les niveaux des IV^e et III^e s. av. n. è. sur le Chantier Central, *DocAMérid*, 12, 1989, 121-190.
- Py 1990a** : M. Py, *Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise*, Rome, 1990, 2 vol., 957 p. (Coll. EFR, 131).
- Py 1990b** : M. Py, Considérations sur la circulation monétaire, dans M. Py (dir.), *Fouilles dans la ville antique de Lattes, les îlots 1, 3 et 4-nord du quartier Saint-Sauveur*, Lattes, éd. A.R.A.L.O., 1990, 377-390 (Lattara, 3).
- Renfrew 1969** : C. Renfrew, Trade and Culture Process in European Prehistory, *Current Anthropology*, 10, 1969, 151-169.
- Rolley 1992** : Cl. Rolley, Le rôle de la voie rhodanienne dans les relations de la Gaule et de la Méditerranée (VII^e-V^e s. av. J.-C., dans M. Bats *et al.* (éd.), *Marseille grecque et la Gaule*. Actes des colloques de Marseille (1990). Lattes/Aix-en-Provence, 1992 (Études Massaliètes 3), 410-418.
- Salviat 1986** : Fr. Salviat, Le vin de Thasos : amphores, vin et sources écrites, dans J.-Y. Empereur, Y. Garland (éd.), *Recherches sur les amphores grecques*. Actes du coll. intern. d'Athènes, 10-12 septembre 1984. Athènes/Paris, 1986, 145-196 (Suppl. au *BCH*, XIII).
- Sammelbuch III** : Sammelbuch griechischer Urkunden aus Agypten (F. Bilabel éd.), III. Berhn und Leipzig, 1926-1927.
- Sanmartí-Grego 1990** : E. Sanmartí-Grego, P. Castaner. J. Tremoleda, Les amphores massaliètes d'Emporion, du milieu du VI^e au milieu du IV^e s. av. J.-C., dans Bats 1990, 165-170 (Et. Massa., 2).
- Tchernia 1986** : A. Tchernia, *Le vin de l'Italie romaine. Essai d'histoire économique d'après les amphores*, Rome, 1986, 410 p. (BEFAR, 261).
- Territoire de Marseille 1986** : M. Bats, H. Tréziny (éd.), *Le territoire de Marseille grecque*. Actes de la table ronde d'Aix-en-Provence, 16 mars 1985 (Trav. du Centre C.-Jullian). Aix-en-Provence, Univ. de Provence, 1986 (Et. Massa., 1).
- Tréziny 1986** : H. Tréziny, Cité et territoire : quelques problèmes, dans *Territoire de Marseille* 1986, 7-15.
- Ugolini 1990** : D. Ugolini, Chr. Olive, La chronologie et la place des amphores massaliètes dans le commerce bitterois aux V^e et IV^e siècles av. J.-C. dans Bats 1990, 119-123 (Et. Massa., 2).
- Villard 1960** : Fr. Villard, *La céramique grecque de Marseille (VI^e-IV^e siècle)*. *Essai d'histoire économique*, Paris, 1960, 177 p. et 58 pl. h.-t. (BEFAR, 195).
- Wells 1980** : P. S. Wells, *Culture Contact and Culture Change. Early Iron Age Central Europe and the Mediterranean World*, Cambridge, Cambr. Univ. Press, 1980, 171 p.
- Whitehouse 1973** : R. D. Whitehouse, The Earliest Towns in Peninsular Italy, dans C. Renfrew (ed.). *The Explanation of Culture Change: Models in Prehistory*, London, 1973, 617-624.